abinet Salisbury. J'ajouterai, pour l'honneur du régime parlementaire chez nos voisins, que jais il ne s'est rencontré chez eux ni ministr nembres du parlement, ni journalistes po tenir une pareillethèse.>

Une lettre de M. de Mun

M. le comte de Mun a adressé la lettre suivante a quelques journaux :

Paris, le 9 novembre 1885. Monsieur le rédacteur en chef,

Afin de ne pas soulever une division entre les catholiques, je renonce à donner suite au projet d'organisation que j'avais annoncé par ma lettre

omte de Belizal. Veuillez agréer, monsieur le rédacteur en chef, assurance de mes sentiments les plus distingués. A. de Mun.

REVUE DE LA PRESSE

M. Paul de Cassagnac publie dans le Matin, sous le titre la Droite, un article dont nous extrayons quelques passages :

La Droite de la dcrnière Chambre compre nait les intransigeants du parti royaliste, les intransigeants du parti impérialiste, et ceux que l'on pourrait appeler les Solution-nistes.

Ce mot est nouveau. Il fera rapidement son chemin et il importe, des son début dans le monde politique, de le définir bien exacte-

Qu'est-ce que c'est qu'un Solutionniste? Un Solutionniste est un homme, soit impérialiste, soit royaliste, qui, tout en gardant ses opinions, qui, tout en demeurant fidèle à ses origines, est disposé patriotiquement à favoriser la première solution qui pourrait libérer le pays de la République et que la nation, rendue à elle-même, désignerait dans sa pleine indépendance.

Le Solutionniste n'est pas un rêveur, et il croit, avec de Maistre, qu'il n'y a qu'une politique comme il n'y a qu'une médecine : l'ex-périmentale.

Il repousse également le royaliste qui veut la Royauté quand même et l'impérialiste qui réclame l'Empire quand même, et qui risque-raient tous deux de laisser périr la France plutôt que de sacrifier leurs préférences. Pour le Solutionniste, c'est la France avant

A ses yeux la patrie prime la dynastie. Et s'il convient, s'il est nécessaire de s'y re sondre, le Solutionniste sacrifiera, soit la Royauté, soit l'Empire, au bien de la nation ct pour obéir à la volonté de la nation.

Le Solutionniste veut à tout prix et le plus

tôt possible sortir de ce régime de sang et de boue, et en arracher la France, pendant qu'il va encore une France, et avant qu'on l'ait irrémédiablement pourrie et perdue. En un mot, et avant que d'être royaliste ou

impérialiste, le Solutionniste est patriote.

Quelle sera la politique de la Droite? A première vue, ce doit être une politique d'attente et de réserve prudente.

Si nous prenons l'offensive, la majorité ré-publicaine devient soudainement compacte. Il s'impose à nous de la laisser se disperser et se diviser dans la mise à exécution de programmes multiples et des engagements ontradictoires pris devant le corps électoral. Un seul cas pourtant peut et doit, à mon

avis, faire changer de tactique : c'est si la ma-jorité veut procéder a des invalidations exa-

gérées et systématiques.

Alors, et c'est ma manière de voir, nous devons attaquer, nous saisir de tous les dossiers, nous en prendre à toutes les élections républicaines sans exception, empêcher, ce qui sera facile, la constitution définitive de la Chambre, et nous faire chasser individuellement de la tribune, les uns après les autre s'il le faut, et après avoir flétri nos adversai-

res devenus les bourreaux universels.

Car il ne nous plait pas de courber la tête aujourd'hui devant cette guillotine sèche, qui tranche le mandat populaire et qui s'appelle l'invalidation à outrance du suffrage.

NOIRS CROCODILES!

Parmi les documents fort curieux contenus dans l'ouvrage de M. Léo Taxil sur la franc-maçon-nerie se trouve une lettre qu'adressait à l'auteur, il y a quatre ans, la R.· L.· les Enfants d'Hiram, de Melun. En voici le début : Orient de Melun, le 14 janvier 1880. (Ere Vieille).

T.. C.. F..,
Au moment où nos ennemis, les NOIBS cRocodilles (!)
Au moment où nos ennemis, les NOIBS cRocodilles (!)
Augient sur vos tétes leurs foudres vaines (sic), la
Loge de Meiun a décidé, en sa tenue solennelle du 7
janvier courant, de vous adresser l'expression de sa
gratitude pour l'énergie avec laquelle vous combattez
le cléricalisme.

Les « noirs crocodiles » auront un légitime accès de fou rire. L'auteur explique dans une noté l'origine de cette nouvelle locution maçonnique que nous signalons à l'admiration de la presse de gauche. « L'hydre cléricale » est un cliché usé. Mais les « noirs crocodiles! » Voilà quelque chose de neuf.

quelque chose de neuf.

Voici les explications de M. Taxil:

« Cette expression bizarre des noirs crocodiles a une origine curieuse. Garibaldi, dans ses lettres, parlait quelquesols des « noirs cocodriles », par allusion aux proyers, vulgairement appelés cocodrilles qui existent à profusion aux environs de Rome; ces oisseaux qui sont noirs, appartiennent au genre des passereaux. Les maçons de Melun, à qui le Grand Architecte de l'Univ. a négligé de donner des connaissances ornithologiques très approfondies, se sont servis dans leur lettre de l'expression de Garibaldi en transformant cocodrilles en crocodiles, noirs ou non, agitant des foudres sur ma tête, constituent une figure de rhétorique qui ne manque pas de gaicté. »

N'importe, voilà une trouvaille pour les polèmistes anti-catholiques.

mistes anti-catholiques.

Nous les engageons à ne pas la négliger et à nous appeler de temps en temps: « Noirs crocodi-les! » ce sera plus drôle que « corbeaux! »

BULLETIN ÉCONOMIQUE

Commerce général des Etats-Unis L'année fiscale ayant clôturé fin juin aux Etats-Unis, nous donnons aujourd'hui les chiffres officiels du mouvement commercial de ce grand pays.

IMPORTATIONS EXPORTATION Sous le régime du Libre-Échange

1960 Dollars 353.616,119 Dollars 333.576.057

	Sou	s le régime	Protecteur	
1870	Dollars	435.958.408	Dollars	392.711.768
1875	-	533.005,436		513.442.711
1880	_	667.954.746	-	835.638.858
1881	-	612.664.628		902.377.346
1882		724-639.574		750.542.257
1883		723.180.914		823:839,402
1884	-	667.697.693	-	740.513.609
1885	-	577.476.850	-	741.893.683
Le	s import	ations et ex	portations	de numé-

raire sont comprises dans ces chiffres.

Pendant le régime du libre-échange, le Etats-Unis importaient plus qu'ils n'exportaient. Le système protecteur, intronisé en 1861, n'a pu modifier cet état de choses qu'a-prés quatorze ans d'exercice. Ce n'est que depuis 1876 que les exportations dépassent régulièrement les importations, et ce revire-ment est du en partie aussi à l'extension des ment est du en partie aussi à l'extension des chemins de fer et aux bas frais de transport. Suivant les libre-échangistes, les pays qui exportent plus qu'ils n'importent doivent s'appauvrir. Comment se fait-il alors que les Etats-Unis ont amorti plus de la moitié des dettes qu'ils ont contractées lors de la guerre de Sécssion et que leur 4 00 rente vant en de Sécassion, et que leur 4 010 rente vaut aujourd'hui à New-York 123 314? malgré les douanes, qui donnent au gouvernement plus de la moitié de ses recettes totales, le com-merce extérieur des Etats-Unis a sugmenté, depuis 1860, de 125 010 ce qui prouve aussi que, contrairement aux libre échangistes, le système protecteur n'arrête point le développement du commerce international. On importe aux Etats-Unis des masses de manufactures, en dépit des droits que l'étranger doit payer, et le seul défaut du commerce extérieur américain est que ses exportations annuelles représentent, en moyenne, 79 010 des produits agricoles et que les manufactures n'atteignent

M. PLICHON

Un des rédacteurs du National, M. Raoul Le Duc, avait publié dans ce journal le compte-rendu d'une conversation qu'il avait eue avec M. J. Plichon, député du Nord.

M. Plichon a envoyé, à propos de ce compte-rendu, la lettre suivante au rédacteur du Natio-

» Paris, 9 novembre 1885.

> Monsieur,
> On me communique à l'instant l'article dans lequel voue avez rendu compte de la conversation échangée entre nous jeudi dernier. Quoique dans sa généralité, il soit d'une scrupuleuse exactitude, j'ai deux rectifications à y faire.
> La première est relative au titre de baron que yous me donnez comme beaucoup d'autres person-

vous me donnez, comme beaucoup d'autres personnes. Je ne suis pas baron. L'erreur me paraît provenir d'une certaine simitude qui existe entre mon nom et celui de l'honorable baron Pichon, avec lequel on m'a fait parfois l'honneur de me

confordre.

> La seconde rectification se réfère à mes anciens après la dissolution de l'Assemblée nationale. Il après la dissolution de l'Assemblée nationale. Il semble résulter de votre compte rendu que, depuis cette époque, je n'aurais plus eu la moindre relation avec aucun des princes de la famille d'Orlèans. Dans ces termes, le fait serait inexaet. J'ai eu, en effet, la bonne fortune et l'honneur de voir quelquefois dans ces dernières années Mgr l'ecomte de Paris, dont il ne m'appartient pas de faire ici l'èloge; je m'empresse de vous le dire, Monsieur, afin de dissiner fout melentaque et de mettre, me

de Paris, dont il ne m'appartient pas de laire soi l'éloge; je m'empresse de vous le dire, Monsieur, afin de dissiper tout malentendu et de mettre ma sincérité à l'abri de tout soupçon.

> Je vous saurai toute gratitude, Monsieur, de vouloir bien opérer cette double rectification, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments les nlue distinguis.

> J. P.LEGEN. >

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Fourneaux économiques.— Bonne nonvelle pour la classe laborieuse. Les membres de la 2e commission se réuniront à l'Hotel-de-Ville, mercredi, à 5 heures et demie, pour examiner les moyens de hâter l'ouverture des fourneaux économiques.

Le départ des engagés conditionnels. — Mercredi prochain, 11 novembre, à neuf heures du matin, une messe sera célèbrée en l'église Saint-Martin, à l'occasion du départ des engagés condi-

Une courte allocution leur sera adressée.

Chronique religieuse. — Vendredi, 13 Novembre, à la chapelle de la visitation Şte-Marie, boulevard de Strasbourg, réunion des associés de la garde d'honneur. A quatre heure, salut et serven par le R. P. Falir.

Une adjudication très-importante a eu lieu, lundi matin. Il s'agissait des fournitures nécessaires aux établissements hospitaliers pendant l'année 1886.

l'année 1886. Cette adjudication ne comportait pas moins 70 articles différents : nous ne donnerons que

roartices des principaux.

La fourniture de la bière (94,000 litres) a été adjugée à M. Froidure, qui offrait 10 fr. 48 de l'hectolitre.

La viande (38,000 kilogs), à M. Leclerq, bou-

cher, rue Saint-Georges, qui laissait le kilog à

1 fr. 39.

M. Henri Caudrelier s'est rendu adjudicataire du lait (63,000 l.); M. Gustave Dhal, du lait sattu (63,000 l.); M. Emile Degeyter, de Tourcoing, des pommes de terre (46,000 kilogs).

Les fromages de Maroilles (365 k.) ont échu au prix de 1 fr. 45 à M. Bonte-Do utreligne; le beurre (2,700 k.) à M. Trentesaux, de Tourcoing, au prix de 2.59; les œuts, (76,500), à M. Alexandre Henry, de Lambersart, au prix de 5 fr. le mille.

de Lambersart, au prix de 65 fr. le mille. M. Desquenes a été déclaré adjudicataire des 150

Les vins n'ont pas été adjugés lundi:ils le seron prochainement.

Cette adjudication s'est faite au rabai s, sur sou

Chronique du travail. — La grève quis'était déclarée samedi au tissage de M. Deschamps-Des-rousseaux, rue des Longues-Haies, peut être con-sidérée comme terminée. La plus grande partie des ouvriers ont repris le travail lundi matin. A l'appel d'une heure, il n'en manquait plus que

Un acte de courage. - Lundi, vers quatr heures et demie du soir, un cheval en station de-vant un estaminet de la Grande-Rue et attelé à une voiture appartenant à un marchand de veaux d'Hèrinnes, a été pris de frayeur en entendant un autre équipage arriver à fond de train. Il s'est dirigé au grand galop vers la route de Wattrelos et a été arrêté aupris du hameau du Laboureur, au moment où il ralentissait son allure, par nme dont on ignore le nom.

On a retiré, mardi après-midi, de l'ancien camal, à 600 mètres au-dessous du pont du Sartel, le corps d'un chauseur nommé Pierre-Louis Fon-taine et demeurant à Wattrelos. Fontaine, qui était agé de 55 ans, paraît s'être noyé accidentellement. On nous dit que, dimanche soir, il a été vi en état d'ivresse sur les bords du canal et que, de puis ce temps, il n'a plus reparu à son domicile. On suppose que, trompé par l'obscurité, il se sera trop approché de la berge. M. le commissaire Leroy à ouvert une enquête.

Accident. - Un ouvrier charpentier travail lant au compte de M. Vandekerckove, entrepre neur, est tombé lundi matin e i trans ortant d lourdes pièces de bois et, dans sa chute, s'est con-tusionné le pied gauche. Il a reçu les soins néces-saires à son domicile. Cet homme se nomme Ber-

L'instruction de l'affaire Dewaele est terminée e récit de Sophie Florin paraît le seul conforme à la verité.

Nevejans a fait des aveux complets; il a reconnu que c'était bien lui qui avait précipité la fomme Dewacle dans le canal. Quant au mari, il s'est également décidé à en-

trer dans la voie des aveux. Fatigué des obsession continuelles de sa femme, il avait voulu y mettre un terme et s'était adressé dans ce but à son ouvrier qu'il savait peu scrupuleux sur les expédient

à employer.

La confrontation des deux époux s'est passé sans incident. Dewaele et son complice ont été transférés lundi matin à la maison d'arrêt de Lille

Beaucoup de tapage, avant-hier soir, dans n cabaret de la rue dis Longues-Haies. Un ivrogne criait : Vive la grève ! renversait les meubles insultati la propriétaire de l'établissement. Un agent a promptement ramené au calme ce bruyant personnage, qui n'a pas encore vu dix-neuf plin temps ! C'est un tisserand, nommé Louis Bailleul.

Une femme qui court le monde depuis sa jeu nesse et est originaire de l'arrondissement d'Y tot (Seme-Inférieure) a été arrêtée pour mendie et vagabondage, son nom est Emélie Cousin.

Un mécanicien, François T..., a la langue trop vive : c'est un défaut dont on a plus d'une fois l'occasion de se repentir, et notre gaillard en a fait l'expérience hier, Adorateur fervent du dieu de la bière, il avait passé la soirée à faire d'alon-

mal équilibrées. Tous ses voisins lui parurent des criminels, des bandits, et il se mit à les empêcher

ença un tel vacarme que toute

de dormir.

Bientôt il commença un tel vacarme que toute la cour Mulliez fut en émoi.

Survint la police. Mais le képi redouté ne produisit pas du tout sur François son effet habituel de tête de Méduse, il excita davantage, au contraire. la colère de l'ivrogne qui apostropha grossièrement l'agent Catbire. Celui-ci ne se laissa pas insulter deux fois; et François saura ce que content des ou-trages aux représentants de la force publique.

Société artistique de Rouhaix-Tourcoing

Exposition des Beaux-Arts, rue de l'Alouette à

Roubaix. Prix d'entrée: 50 centimes les dimanches, lundis et jeudis. Les autres jours 1 franc.

L'Exposition restera ouverte jusqu'au lundi l'unovembre inclusivement. Le tirage de la tombola est fixé au dimanche 22 novembre, à 3 heures 1/2

TOURCOING

Conseil municipal. — Vendredi prochain, 13 ovembre, aura lieu l'ouverture de la session ordi-

naire de novembre.

Nous donnerons demain la nomenclature des affaires qui seront traitées dans cette session que reportantes. sera très intéressantes en raison des importantes questions qui doivent être discutées: Amis-Réunis budgets grands travaux, emprunts, etc.

Encore les chiens enragés.— Lundi matin, un chien noir et blanc, de taille moyenne et présen-tant les symptòmes d'hydrophobie, après avoir parcouru le sentier du Beau-Laurier, la rue de la Croix-Rouge et le chemin de la Potente, a pris la direction de la Belgique, par le Haut-Judas. Il n'a pas été possible d'atteindre l'animal qui, sur son passage, a mordu cinq de ses congénères. Par me-sure de prudence et sur l'avis de la police, les pro-priétaires des chiens mordus les ont fait fait abat-

Un individu, resté jusque maintenant inconnu s'est chaussé au détriment d'un garçon brassenr nommé Paul Delescluse à qui il a enlevé dans la matinée de dimanche une magnifique pair de bot-

Une scène de pugilat. - Dimanche vers onze Hornez et demie du soir deux individus, J.-B. Hornez et Charles Dumer, rattacheurs, après avoit laissé leur raison au fond des nombreux verres qu'ils avaient absorbés, se livraient une bataille en règle à comp de poing et de pied au milieu du chemin de la Latte : ils avaient tous deux la figure ensanglantée et les vêtements déchirés et pleins de boue. Deux gendarmes, qui passaient duns le quartier, les sépanieret, et les fourierent tous deux au violon. Ils en sortirent ce matin calmés et repentants de s'être entredéchirés pour un motif assez futiles : néanmoins des contraventions ont

Un fraudeur d'allumettes. - Lundi dans l'après-midi, un sieur Louis Bolle, peintre en voi-tures, fut rencontré, porteur d'un ballot d'allu-mettes belges par un employé des contributions directes. Ce dernier fit mener le fraudeur au poste.

Encore un Rooghe. — Ce nom est assez tris-ement célèbre ici. Il y a quelque temps Charles tement célèbre ici. Il y a quelque temps Charles Rooghe était arrêté pour avoir pris part à une brutale agression dont la rue de la Blanche-Porte avait été le théâtre. Condamné de ce fait à vingt jours d'emprisonnement, il était retourné à son domicile à Bondues après avoir purgé sa peine. Mais un arrêté ministériel qui lui fut signifié samedi dernier le chassait de France, La gendarmerie le conduisit à la frontière dimanche matin, et déjà lundi matin, un gendarme rencontrait notre individu vaquant très tranquillement à ses occupations. On vient donc de l'arrêter de nouveau et il tions. On vient donc de l'arrêter de nouveau et il apprendra à ses dépens qu'il n'est pas bon d'en-freindre un arrêté d'expulsion.

LILLE

Une famille lilloise vient d'abandonner & la ville tout son avoir, évalué à 170.000 francs, pou a construction d'une école laïque.

croquerie. — On s'entretient beaucoup ville d'une escroquerie formidable, dont auraient été victimes plusieurs maisons de tissus importantes de Lille, Roubaix, Armentières et surtout

Il s'agit d'un sieur P..., établi depuis plusieurs années à Paris, et sur lequel, en raison de sa ma-nière de procéder correcte et loyale, on pouvait obtenir les moilleurs renseignements; P... appar-tenait d'ailleurs à une honorable famille, et l'on

tenait d'ailleurs à une honorable famille, et l'on était loin de supposer une semblable conclusion.

Ces jours derniers il eu voya dans le Nord et en Angleterre son représentant, un sieur M..., d'origine italienne qui procèda à des achats considerables, notamment en toiles et tissus fantaisie. Mais une fois ces marchandisses arrivées à Paris, P... one loss ces marchandisses arrivées à Paris, P...
s'empressa de les réaliser, en les consignant aux
Magasins-Généraux. La semaine dernière, P...
còdait sa maison de commerce à M..., lequel disparut hieutôt avec l'argent provenant des réalisators. Toutes diligences sont faites pour que P...,
qui se trouve en ce moment à Paris, soit arrêté
duns le plus bref délai.

La protection de l'agriculture.-La Socièté des agriculteurs du Nord s'est réunie mercredi, 4 novembre, sous la présidence de M. René Tel-liez.

M. Gus ave Dubar, vice-président, demande à

l'assemblée d'examiner s'il n'y a pas lieu de pro-

grante! Il y cutun silence.Le marquis fit appel à toute sa puissance sur lui-même pour contenir l'explosion du sentiment qui éclatait dans son cœur. Il ne

— Vous en avez le droit, mademoiseile. Ce fut tout. Françoise se sentit embarrassée par le silence du marquis d'abord, puis par le regard respectueux et tendre dont il l'enveloppa tout en-tière, enfin par la conviction passionnée de ses ré-

lls firent quelques pas en silence, Françoi

Ce fut-elle qui dit : Nous avons perdu Blanche et M. de Torcil...

peut-être sont-ils rentres?

Rentrous donc, répondit courageusement le

marquis.

Mais un serrement de cœur douloureux éteiguit soudain sa joie. S'il avait pu au moins s'échapper pour aller seul à travers la campague !... Il failait au contraire, tenir sa place et son personnage au

milieu d'un salon... Il fallait ... Il fallait revoir Blanche de Chéruy, et cette idée lui devenait plus

Blanche de Chéruy, et cette idée lui devenait plus pénible de seconde en seconde.

Les deux couples, comme s'ils se fussent avertis débouchèrent des massifs en même temps et se rencontrèrent au pied du perron. La conversation aussi avait retenu Blanche et le baron dans les allées. Mademoiselle de Chéruy semblait rèveuse. Précisément elle accueillit le marquis d'un mot obligeant qui le trouva presque interdit.

Au retour de cette seconde entrevue, quand le breek eut déposé à la porte du pensionnat Audebert, sa fille et Paul, le marquis et le buron, qui étaient descendus aussi, manifestèrent le désir de asser une côte à nied, tandis que la voiture était.

pa:ser une côte à pied, tandis que la voiture était au pes, Quand fais-tu ta demande? dit M. de Tor-

cil. - Jamais ! répondit le marquis d'une voix brève

et tremblante.
— Comment ? Qu'est-ce encore ?... Mon cher Crémant, deviens-tu fou ?

— Oni.

— Ah!... Et pourrais-je te demander, balbutia le barron devenu froid, quel nouveau prétexte...

— Mon ami, je suis le plus malheureux des hommes l s'ècria impétueusement le marquis. Oui, certes, il faut croire à la fatalité... Abandonne-noi.... On ne réagit point contre le sort... Une divinité implacable a rayé le nom de ma famille sur le livre d'or de la noblesse. Je ne me marierai point.

Le marquis était si èmu, si sincèrement mai-

point.
Le marquis était si ému, si sincèrement maiheureux, que M. de Torcil eut pitié de ses angoisses insensées.
— Mais, reprit-il, quel reproche fais-tu à mademoiselle de Chéruy
— Des reproches ?... Elle est parfaite l... mais
je ne l'épouserai point... Vois-tu Heari, ce que je

CONCERTS ET SPECTACLES

poser de nouvelles modifications aux lois qui out été votées cette année sur les sucres, les céréales et les bestiaux ; c'est-à-dire de demander le main-

tien de la surtaxe et l'extension de celle-ci aux aucres colonianx, et enfin de réclamer sur les oé-réales et les bestiaux des droits aupérieurs à ceux

qu'on a obtenus.

Il fait remarquer qu'il y a urgence à se préce cuper de la surtare, car elle n'est établie que ju qu'au 13 août 1876. Il faut donc s'y prendre asset tôt pour obtenir les modifications nècessaires.

M. G. Dubar insiste pour qu'il soit procédé de la contraction de l

M. G. Dunar insiste pour qu'il soit procede de suita à la nomination (d'une commission chargée de faire un rapport avec lequel ellé pourrait se présenter devant les pouvoirs publics. Cette proposition est acceptée. M. Tilliez est nomme président.

Les membres de cette commission, pour l'ar-rondissement de Lille, sont: MM. Desprez, Dubar, vice-présidents; Laden; Tiers de Roubaix, Béghin,

Cette commission se réunira le 18 novembre, à Lille.

COUR D'APPEL DE DOUAI

PREMIÈRE CHAMBRE CIVILE

Spillemacker fut alors traduit devant la premiè

chambre civile de la cour de Doual en sa qualité de garde particulier et sous la prévention de simple délit.

delit.

M. l'avocat général, de Savignob, équtient l'accusation. M' de Warenghein présente la défense du prevenu avec l'élégance et la distinction habituelle de sa
pagale.

parole.

La Cour condamne le garde-chasse à la peine minime de 25 francs d'amende.

COUR D'ASSISES DU NORD

Audience du lundi 9 novembre 1885

Présidence de M. le conseiller LEFEBVRE DU PREY.
— Ministère public : M. BLONDEL, substitut du

2º affaire de mœurs

3º affaire. — Incendie d'une meule près de

Douai

Dhainaut est condamné à trois ans de prison.

Audience du mardi 10 novembre.

Faux commis à Douai

L'accusé Edmond-Augustin Mouton, àgé de 40 aus, est uu ancien marchand de bois de Douai. Il a été, le 11 juin 1884, déclaré en état de faillite par le tribunal de premièrt instance de cette ville, jugeant commercialement.

En juillet 1885, une information fut ouverte à

En junier 1005, une miormation fut durette à sa charge, à la suite d'une plainte adressée au parquet de M. le procureur de la République. Cette instruction a révélé que l'accusé, en 1883 et

1884, dans le but de se procurer des ressources que l'état de ses affaires ne lui permettait plus d'obtenir par des moyens légitimes, avait négocié chez MM. Dupont et C°, banquiers à Douai, 21 traites dont il arait falsifé la valeur sérieuse par

des majorations frauduleuses.

Toutes ees majorations ont été pratiquées de la manière suivante : Mouton avait pour débiteurs, dans la ville et dans l'arrondissement de Douai, un certain nombre de commerçants auxquels il

avait facturé des marchandises. Sur vingt et un

d'entre eux, il a fait traite, soit pour la totalité, soit pour partie seulement du montant de leurs factures, et il a fait présenter ces traites, alors ré-gulières, à l'acceptation de chacun des tirès. Ces

acceptations obtenues, il a inséré dans des blancs qu'il avait intentionnellement ménagés dans le corps des traites, au moment de leur confection, des additions en lettres et en chiffres, majorant de

la sorte chacun de ces effets, dans des proportions qui ont varié de 1,000 à 5,000 francs. Il a ensuite

présenté les valeurs ainsi majorées, à l'escompte de la banque Dupont et Cie. Les majorations ont atteint le chiffre total de 45,000 francs. Mouton en reconnut la matéria-

CORRESPONDANCE

Monsieur le Rédacteur en chef du

L'administration du Grand-Théâtre ne pourrait elle prendre des mesures efficaces pour nous de barrasser, une fois pour toutes, de cette nuée d

polissons, grands et petits, qui obstrue l'entrée da Théâtre et qui poursuit les entrants et les sortants pour leur demander un bout de cigare ou de cigarette, ou pour solliciter, en cas de départ prématuré, leur tiebet de sortie.

premature, leur tenet de sorte. Ce nettoyage s'impose, et j'espère que l'admi-nistration du Grand-Thèâtre tiendra compte d'un vœu que je ne suis pas seul à exprimer.

Les articles publiés dans cotte partié du journal, n'engagent ni l'opinion ni la responsabilité de la rédaction.

Roubaix, 9 novembre 1885.

Défenseur : M' D'Hoogue.

Renland est condamné à un an de prison.

mbres de cette commission, pour l'ar-

Grand-Théatre de Roubaix. — Notre tâche, si gréable à la fin de la saison dernière, va-t-elle rede-enir pénible? En tout cas, ti en est des troupes yriques comme des jours, elles se suivent et ne se essemblent pas I La représentation d'Haydés en a ourni la nreuve.

ressemblent pas I La representation unique de fourni la preuve.

Quel dommage que l'on n'ait pu engager de nouveau les artistes de la troupe de Tournai! Nous aurions pu avoir quelques brillantes représentations rappelant la Favorite, le Barbier de Scottle et Mireille, de

charmante mémoire.

Nous ne jetona nullement la pierre à l'administra-tion du Grand-Théatre. Nous le savons, elle fait ce qui lui est possible de faire avec les ressources insuf-fisantes dont elle dispose.

Est-ce la faute du nouveau directeur, M. Delestang?

Pas davantage. Il y s, en ce moment, une véritable pénurie d'artistes

Il y a, en ce moment, une veritable penurie d'artistes lyriqes de aécond ordre, car, pour les autres, il n'y faut pas songer. Ils demandent des émoluments qui dépassent de beaucoup ce que peut leur offrir une scene comme la nôtre. Le résultat de tout ceci est qu'on devra se contenter cet hiver de ce qu'on a, renoncer aux œuvres des mai-tres et se borner à la Fille du Régiment et autres opéras-comiques dépourvus de difficultés.

opéras-comiques dépourvus de difficultés. C'était écrit !... comme dit le musulman. Et pourtant, lundi, il y avait la plus jolle salle qu'on ait vue depuis longtemps à une soirée de ce

PREMIÈRE CHAMBRE CIVILE

Audience du lundi 9 novembre 1885

Coup de fer, tiré sur un braconnier par un garde-chasse

Henri Spillemacker habite Ghyvelle, dans l'arrondissement de Dunkerque; il a 59 abs.

C'est un ancien préposé de douanes ; il est actuellement garde-chasse, en butte à la hainé des braconniers qui le redoutent. L'un d'eux est le nommé Cappoen, journ alier.

Le 3 août vers 4 ou 5 heures, du soir, un coup de fusil était tiré par le garde Spillemacker, Cappoen était légèrement atteint : quatre grains de plomb seulem ent s'incrustaient dans ses chairs.

Une instruction fut alors ouverte contre le garde particulier, accusé de tentative de meurtre. Une ordonnance de non-lieu fut rendu au sujet de cette accusation.

genre.

Haydée est une production si belle, si dramatique, si abondante en inspiration, d'une mélodie si ravissantel N'est-ce pas l'une des partitions les plus riches de l'écrin d'Auber?

Il y avait bien là de quoi tenter les dilettante.

La pièce a malheureusement été fort médiocrement rendue. Sauf Mile Rousseau, tout le reste a été, sinon franchement mauvais, du moins fort défectueux.

Mile Rousseau (Haydée) a relevé un peu la troupe t mais elle était affligée d'unefluxion, et n'a pas donné la mesure de sa valeur comme première chanteuse. Attendons une seconde épreuve pour formuler un jugement sur elle.

Le personnage de Lorédan a été composé avec peu de goût par M. Delersy. Cet artiste nous semble un piètre ténor : doué d'une voix très ordinaire, monotone, sans timbre, il n'a nul cachet et est, en outre, un comédien novice. C'est à peins a'il sait placer ses jambes ou sos bras. Ajoutez à cela qu'il s'était affreus-ment grimé, Quelle ête, bon Dieut on aurait dit un pion malmenant des bambins, plutôt qu'un successeur des flors époux de l'Adriatique.

M. Dolidon nous a montré un Malipieri de fort noble prestance, mais sa voix de basse chantante laisse grandement à désirer: eile manque de souplesse et d'ampleur, et de temps à autre, les phrases métodiques sombient éérailler dans le gosier de l'artiste.

Pas beaucoup « de chien », pas beaucoup de passion, MileGentien (Raffaella): « ne vannée tron de

Pas beaucoup « de chien », pas beaucoup de pas-sion, Mile Gentien (Raffaella): en revanche, trop de minauderies. C'est une ancienne chanteuse des Va-riètés de Lille. Elle y a obtenu, parait-il, des auccès, mais, de là, à aborder *Huydie, même* comme chan-teuse légère, il existe un shime, et la pauvre artiste

pu s'en apercevoir.
Nous ne dirons rien du second ténor dont l'attitude

Le superbe décor du « navire » a racheté le défaut absolu de mise en scène du premier acte : produit grand effet, et nous en complimen ministration du Grand-Théâtre.

Costumes très-soignés et très-fidèles à la vérité his-torique : à signaler notamment celui d'Haydée, très-Quant à l'orchestre, il est conduit avec autorité par M. Prosper Fleuriet et ne mérite que des éloges : de ce côté, tout semble devoir marcher de la façon la

Comme lever de rideau, on avait joué une comédie

d'Henry Mürger, Le Serment d'Horace, remplie de finesse et de gaieté de bon aloi. Les acteurs, MM. Valette (Horace Gérard), Letemple (Dubreuil), Mmes Marcienne (Mme de Santenis) e Junca(Rose) ont très-bien tenu leurs rôles, et la troupe de comédie de M. Delestang paraît supérieure à sa

Wasquehal. - La Fanfare municipale avait offert dimanche dernier à ses membres honoraires un concert qui a été couronné d'un succès complet. La magnifique salle du Cercle catholique, gracieusement mise à la disposition de la Fanfare municipale en pa-Les artistes et les organisateurs de cette charmante soirée ont droit à tous les éloges.

PAS-DE-CALAIS

On nous écrit :

troupe lyrique.

rigueur de M. Vel-Durand :

rignerr de M. Vel-Durand:

» Il extsait dans la commune de Calonne-Ricouart un brave instituteur qui a trois fils. Le premier est dans l'enseignement, le troisièmes'y destine et le second suit les cours de la faculté eatholique; il est abbé. La vocation de ce dernier a, parait-il, indigué le préfet, qui croyait que tous
les instituteurs et les fils d'instituteurs devaient être des adeptes dévoués à la franc-maçonparia

nerie.

>Le mardi précédant le 4 octobre, le père fut appelé à la préfecture pour recevoir la notification
de faire voter pour les républicains, sous menace
de changement. Les conservateurs l'emportent cependant. De la vif émoi à la préfecture.

 On en parle à l'inspecteur, qu'nomme ce brave homme en disgrace à Fosseux, annexe de Barly, de sorte qu'il ne pourra plus être chantre ni greffler, ce qui était nécessaire pour subvenir aux frais d'éducation de ses enfants. >

BELGIQUE

Bruxelles. — Les Canonniers lillois. — Une ouchante cérémonie a eu lieu dimanche au cimetière d'Evere.

ers de Lille, venus à Bruxelles les fêtes de l'artillerie, ont déposé sur le monu-

vais te dire est étrange... ridicule; je te prie Et la main que M. de Crémant tendit au baron

du gentilhomme.

— ...J'en aime une autre, murmura t-il d'une
voix éteinte... Oui, moi, presque vieillard; moi,
je suis amoureux... oomme si j'avais vingt ans!

Je suis amoureux... comme si Javais vingt ans i

De Françoise, alors ?

— Elle a pris tout mon cœur. Tiens, je sentais,
depuis que je l'ai vue, quelque chose d'étrange so
passer en moi, comme un rajeunissement, comme
une retour inavoué à ces beaux rèves printaniers que nous ne saurions, quand ils sont passés, ni évoquer, ni traduire... Et, cependaot... vrai! je ne songcais à rien... je n'avais pas la première ideo de... Eh bien, ce soir, quand, en nous promenant dans le jardin anglais, tu sais ? nous avons échandans le jardin anglais, tu sais ? nous avons échangé quelques paroles... indifférentes d'abord...,ah i mon ami ! J'ai sent i mon cœur et ma confance al-ler à elle irrésistiblement. J'ai parlé de mes projets de mariage, de mes folles ambitions... Elle m'a réponda... Chaoune de ses paroles tombait comme une goutte de beume sur la plaie, ou bien comme une lueur, comme un éclair, comme les doux et chauds rayons du soleil dans une froide nuit. C'était une révélation. Un ori s'est échappé de toutes mes facultés aimantes et pensantes. Je me s'uis dit: « Voilà ma femme !... » — ... Tu vois bien, Tòrcil que je ne me marierai point, reprit, après use interruption, le gantilhomme, dont la voix, tout à l'heure vibrante, passionnée, devint austère et sourde... Oh ! je suis malheureux !

FEHILLETON DU 11 NOVEMBRE, Nº 7

UN HOMME A MARIER

IV Le marquis donc remarquait tout cela; et il le remarquait d'autant plus, il l'évaluait d'autant mieux, hélas! qu'il demeurait froid et que nulle impression vive, à l'esprit ou au cœur, n'influençait son ingement

tune, de mener une telle épouse au château de Crémant; mais, si le mariage n'avait point été pour lui un devoir, il eut mieux aimé y retourner seul que d'y introduire entre sa tante et lui une personne nouvelle, inconnue.

Que s'it jetait les yeux sur Françoise, au con

sait certainement que ce serait une foi

traire, il lui semblait voir en elle une amie sûre, eprouvée, quelqu'un dont leeœur lui était ouvert. Il aurait voulu lui parler de Blanche, savoir si.... Mais quoi? Françoise pouvait-elle servir de truchement entre ces deux âmes étrangères?
Dès que le soleil baissa, madame de la Fare se leva pour reprendre le chemín du château. M. de Crémant lui offrit le bras, tandis que le comte de la Fare donnaît le sien à la baronne. M. de Torcil et Audebert cheminaient à côté des deux jeunes felles; Paul avait depuis longtemps pris sa volée on ne savait ob.

on ne savait où.

Mais les allées du parc, dessiné à l'anglaise, serpentaient en faisant des détours à travers les masaifs. Bientôt la société se divisa au gré des accidents du chemin et des incidents de la causerie.
Les deux jeunes filles a'éloignèrent peu à peu du
groupe principal, et le marquis de Crément les
egunus passer appuyées au bras l'une de l'autre

en se parlant à voix basse, avec un inexprimable

sentiment de curiosité.

Arrivés au perron, la comtesse prétextant quelques ordres à donser, rendit la liberté à son cavalier. La soirée était si belle, si douce encore malgré la saison, que le comte et la baronne demeurèrent un instant indécis sur le seuil du château, puis finirent par s'asseoir au dehors. Un moment après MM. de Torcil et de Orémant, rebroussant chemin, s'enfoncèrent dans les massifs du jardin anglais. Les méandres n'en étaient point tellement inextricables que les rencontrent v. fussent impossibles.

cables que les rencontrent y fussent impossibles. Les deux gentilshommes ne tardèrent point à se trouver en face des jeunes filles. — Il y a de l'indiscrètion a troubler votre tête-— Il y a de l'indiscrétion a troubler votre tete-à-tête, mesdemoiselles ? demanda le baron — Point du tout, dit Blanche en quittant sou-dain le bras de sa compagne pour prendre celui de son vieil ami. — Et nous vous avons donné le mauvais exemple ? Vous désertez le salon ?

Personne n'est encore au salon, je crois, chère mademoiselle, répondit la marquis. Madame votre tante nous a quittes, et M. de la Fare est assis sur

— Alors nous pouvons prolonger notre prome-nade et aller... à la rencontre de Paul, par exemple.

Les allées étaient étroites : naturellement le

Les allèes étaient étroites: naturellement le marquis se trouva au côté de Françoise; naturellement encore il lui offrit le bras.

La conversation, d'abord générale, devint bientôt particulière à cause de la gène qu'il y a, en pareil cas, à se retourner pour se parler d'un groupe à l'autre. Insensiblement aussi, la distance, d'abord très-courte, qui séparait ces deux ouples s'allongea; et ce fut ainsi que les infiniments petits incidents qui précipitent les destinces amenèrent le ents qui précipitent les destinées amenèrent le quis et Françoise à se trouver au brus -l'un de

l'autre, et presque seuls, à cette heure du jour où aux levres.

Par quelle pente, douce ou rapide, le marquis en arriva-t-il à parler lui-même de ses projets de mariage qui n'étaient un secret pour personné, mais qu'aucune démarche significative ne rendaient encore avouables?

Peut-être ni lui ni Françoise n'auraient-ils pu citer la parole qui avait entre eux rompu la glace; toutefois, anrès une demi-heure de propensade. le

toutefois, après une demi-heure de promenade, l

marquis en vint à dire : marquis en vint à dire :

— Vous le voyez, mademoiselle, ma position est difficile et cruelle. Je ne puis offrir à une femme qu'un avenir de résignation, et moi, moi, vieil enfant, je ne puis me résigner I... Me résigner! Comprenez-vous que j'ose, comprenez-vous que je puisse employer un pareil terme en parlant de votr amie? Je suis fou, complètement fou, et, aprèt avoir entrevu la plaie de mon âme exigeante, vous devriez conseiller à mademoiselle Blanche de me

- Non pas, certes ! Ah ! monsieur le marquis les àmes exigentes sont les àmes riches! et c'est parce que l'on donne beaucoup que l'on demande aussi!... Vous voulez une famille sans tache, parce que la vôtre est une des plus pures de France! Vous que la votre est une des plus puresure rrance; vous voulez un cœur d'élite, parce que le votre a toutes les générosités, toutes les délicatesses... Enfin, vous voulez une âme capable de tendresse et d'enthousiasme, parce que la votre à gardé sa jeunesse... et puis, ét puis, vous pensez que votre femme sera mère, et vous voulez encore que yos enfants aient toutes les beautés comme toutes les poblesses.

I.e marquis regardant Françoise, tremblant et ravi. Une sorte d'ivresse pure et délicieuse lui montait au cerreau, comme s'il eut entendu un chef-d'euvre musical. Un moment il s'aratia et

demeura devant elle, muet et plein de pensées tumultueuses, interdit et prêt à laisser échapper un torrent de questions.

— Mais...dit-il enfin d'une voix qu'il s'efforçait

en vaind'assurer; - Mais... comment savez-vous - Ah !... c'est que... moi aussi, je serais exi-

voulait rien dire de trop. Après une minute d'efforts, il répondit avec un accent pénétré qui fit vibrer sa voix émue et donna une étrange valeur à ses paroles :

— Vous en avez le droit, mademoiselle.

cherchant des paroles pour ramener la conversa-tion sur un terrain moins troublant, le marquis s'abandonnant au bonheur imprévuet intense dont les douces effluves montaient de son cœur à sa tête. Cette muette extase, il aurait voulu la pro-longer des heures; mais sa délicatesse lui disait qu'il ne devait point attarder Françoise loin de son